



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

48 | 2013  
Varia

---

### Quatre lettres inédites de Diderot

Annie Angremy

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5021>

DOI : 10.4000/rde.5021

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2013

Pagination : 5-18

ISBN : 978-2-9520898-6-9

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Annie Angremy, « Quatre lettres inédites de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 48 | 2013, mis en ligne le 12 décembre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5021> ; DOI : 10.4000/rde.5021

---

Propriété intellectuelle

## Quatre lettres inédites de Diderot

Depuis bientôt trente ans RDE offre à ses lecteurs de nombreuses lettres inédites de Diderot commentées et signale les catalogues de vente permettant de retrouver tout ou partie du texte autographe. Quelques mois avant la publication du premier des cinq volumes de la correspondance de Diderot dans l'édition Hermann (DPV, XXVIII, années 1742-1760), qui inclut huit lettres de Diderot publiées dans RDE, et plusieurs lettres restituées d'après les catalogues de vente depuis 1986, sont proposées ici quatre lettres inédites plus tardives collectées par l'équipe éditoriale de DPV, dont le choix a été fait en accord avec Marie Leca-Tsiomis et Didier Kahn.

La lettre à Suard de 1762 permet de dater la mise au point finale d'un ou plusieurs articles majeurs de Diderot publiés dans le volume VIII de l'*Encyclopédie*. Elle offre malheureusement les incertitudes de ma lecture lointaine et hâtive chez un libraire parisien désireux de réserver la primeur des quelques lignes encore inédites de l'autographe à l'acquéreur.

La réjouissante lettre au margrave d'Anspach et de Bayreuth du 18 décembre 1776 a été découverte grâce au répertoire des quelque 437 numéros de catalogues de vente parus entre 1821 et 1986 que Jean de Booy a recensés en général d'après la collection du département des Manuscrits de la BnF et savamment commentés, avant de nous les communiquer en 2009 (ce dont nous le remercions très chaleureusement).

Enfin les deux lettres à Meister des années 1775-1780, qui recourent les autres lettres de Diderot au successeur de Grimm et à Girbal, le copiste favori, et dont le contenu sur les travaux en cours du philosophe reste encore mystérieux, ont été retrouvées par Jeanne Carriat dans les archives de Meister à Winterthur. Ulla Kölving les transmet à Annette Lorenceau et Didier Kahn, en vue du dernier volume de la correspondance (DPV, XXXII).

Rappelons qu'avec Didier Kahn, nous avons donné la liste et un bref résumé de tous les inédits de la correspondance des éditions Roth-Varloot et Lewinter dans un article des *Diderot Studies*, « La nouvelle

édition de la *Correspondance* », dans *Les Œuvres complètes de Diderot (DPV) : écrits politiques et Correspondance. Les derniers volumes à paraître*, dir. G. Dulac et D. Kahn, DS, 33, 2013, p. 213-263 (article remis en 2011).

**I. Lettre à Jean-Baptiste Suard**  
**[Paris, samedi 19 septembre (?) 1762]**

Original autographe non localisé actuellement. 1 fol. r°.

Cat. vente P.-A. Chéramy, Paris, Drouot, 23 avril 1913, E. Lair-Dubreuil et H. Baudoin c.-pr. (expert N. Charavay), n° 52 (de Booy, CV, n° 235). Texte établi d'après deux cat. de vente : Sotheby's, Londres, 16 mai 1978, n° 92, texte des alinéas 4 et 5, et reproduction des alinéas 6 et 7 ; Cat. de la Librairie de l'Abbaye 244, 1979, n° 71 (de Booy, CV, n° 416). La teneur des trois premiers alinéas, copiés chez le libraire, n'est pas entièrement fiable.

ajouter à cela que j'attens toujours au dernier  
moment pour remplir mes devoirs, que j'ai  
laissé en arrière depuis deux à trois mois, trois  
ou quatre articles, parmi lesquels celui de Stallman,  
en qu'il faut que ces articles se fassent demain, pour  
être remis à l'Imprimerie.

Je vous souhaite un bon voyage. Soyez gai,  
gai et heureux. Si vous <sup>chance, s'amuse</sup> trouvez le moment  
du bonheur dont j'envisage, ne le laissez pas aller.

Diderot

Quoi que vous en disiez, mon cher ami, je ne saurais être de votre voyage.

Madame Diderot est très malade.

Absent de chez moi, toute la semaine, je ne [reviens (*conjecture formulée a posteriori*)] que le dimanche pour habiter.

C'est le jour que je reçois des nouvelles qui me sont chères.

Lorsque l'heure de les recevoir est venue, rien ne peut remplacer pour moi ce plaisir. L'ennui et l'impatience me prennent et je deviens un personnage très maussade.

Ajoutez à cela que j'attends toujours au dernier moment pour remplir mes devoirs, que j'ai laissé en arrière depuis sept à huit mois, trois ou quatre articles, parmi lesquelles [*sic*] celui de Jouissance, et qu'il faut que ces articles se fassent demain, pour être lundi à l'imprimerie.

Je vous souhaite un bon voyage. Soyez gai, gentil et heureux. Si vous trouvez, chemin faisant, [*ces deux mots entre virgules ajoutés en interligne*] le moment du bonheur dont j'écirai, ne le laissez pas aller.

Diderot

Le commentaire de cette lettre, sans nom de destinataire et sans date, est facilité par la trentaine de lettres que Diderot écrivit entre le 14 juillet et le 7 novembre 1762 à Sophie Volland, installée à Isle-sur-Marne. Seul de ses amis, avec Suard et d'Alainville, à être resté à Paris, il travaille chez Le Breton ou corrige des épreuves chez lui pour vérifier les planches du deuxième Recueil (publié en 1763) et achever le huitième volume de discours tout en prodiguant ses soins à M<sup>me</sup> Diderot, gravement malade, et en guettant les lettres de Sophie, à laquelle il écrit chaque jeudi et dimanche. Le destinataire en est Suard, un des correspondants de Diderot dont on a identifié ou retrouvé depuis 1970 six lettres, inconnues dans *Corr.* Le dimanche 19 septembre, Diderot dit à Sophie avoir diplomatiquement refusé d'aller au Grandval ce jour-là avec Suard et d'Alainville : « J'ai refusé cette partie où j'aurais fait un rôle que vous devinez bien. Suart n'a jamais vu Mad<sup>e</sup> d'Aine ». Le baron d'Holbach était à Voré chez Helvétius (signalé le 16, retour annoncé le 29), c'est la pleine période de la rivalité de M<sup>me</sup> d'Épinay et de la baronne d'Holbach, l'une et l'autre attirant autour d'elles les soupirants, amis des philosophes : Suard, Le Roy, Saurin et d'Alainville. Diderot termine sa lettre en annonçant passer chez Damilaville : « Je vais, aujourd'hui dimanche, dîner dans l'île avec la ferme confiance d'y trouver deux ou trois de vos lettres. Je serai tout à fait maussade si je n'en ai qu'une ; que serai-je si je n'en ai point du tout ! » Il faut toutefois noter que dans cette même lettre, Diderot parle de ses voyages à Meudon (déjà fait) et à Marly (le lendemain, lundi 20), et précise : « Je vais m'en donner jusqu'au commencement du mois d'octobre que je me renferme pour travailler à des besognes qui languissent » (*Corr.*, IV, 155-159), et qu'on ne peut pas exclure que la lettre à Suard soit écrite le samedi 25 septembre, ou un samedi

d'octobre. Le dimanche 26 septembre, Diderot dit courir « chez Le Breton mettre en ordre les planches de notre second volume, qui doit paraître incessamment », et affirme : « Le huitième volume de discours tire à sa fin. Il est plein de choses charmantes et de toutes sortes de couleurs. J'ai quelquefois été tenté de vous en copier des morceaux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité, mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré » (*Corr.*, IV, 171-172).

Cette lettre confirme ainsi définitivement l'antériorité du passage sur la volupté et le plaisir des sens de l'Épître dédicatoire du *Père de famille* à la princesse de Nassau-Sarrebruck, que Diderot supprima en partie à la demande de la dédicataire et reprit et modifia dans l'article JOUISSANCE (*Gram. & morale*) publié en 1765 dans le volume VIII de l'*Encyclopédie* (ENC, VIII, 889a-889b ; DPV, VII, 575-577, et n. 1 ; J. Chouillet et A.-M. Chouillet, DPV, X, 187-189, version de l'Épître avec les variantes des deux copies conservées dans les papiers de Malesherbes ; voir aussi J. Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 306-308 et n. 54-57).

On peut supposer que parmi les deux ou trois autres articles en retard, il y avait aussi JÉSUISTE (*Hist. ecclés.*) et INTOLÉRANCE (*Morale*), ENC, VIII, 512a-516a et 843a-844b ; DPV, VII, 463-477 et 541-546 et n. 1. Sans préciser en être l'auteur, Diderot témoigne de l'importance qu'il leur accorde dans une lettre également à Suard, datable de fin 1766, après la distribution en France des dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* : « On m'a dit que vous aviez lu l'article *Jésuite* et qu'il ne vous avait pas déplu. Lisez encore, si vous n'avez rien de mieux à faire, *Intolérance* et *Jouissance* » (*Corr.*, IX, 13, n° 426 bis). Il revendique en revanche l'article INTOLÉRANCE dans la virulente dernière lettre qu'il adresse à son frère, le 13 novembre 1772 (*Corr.*, XII, 158-176), preuve qu'il ne lui avait pas envoyé la version censée lui être destinée.

Comme JOUISSANCE, on conçoit bien que Diderot peut se permettre de remettre au dernier moment et de peaufiner INTOLÉRANCE dont il a donné, dans la livraison de la *Correspondance littéraire* du 1<sup>er</sup> janvier 1761, l'état voisin, la lettre *À mon frère*, datée du 29 décembre 1760. Sur l'antériorité de ce premier état connu, contestée par A. Wilson (*Diderot*, p. 433-434) et U. Kölving (C.L. Uppsala, 1978, 1<sup>er</sup> janvier-15 juin 1761, t. II, p. 50-51), voir J. Varloot, DPV, IX, 319-329, qui rappelle la position de J. Proust dans DPV, VII, 541, n. 1 sur une composition simultanée. Quant à JÉSUISTE, on sait que l'actualité brûlante avait incité Diderot à au moins compléter l'article par des références aux événements des dernières années. Diderot cite

l'ouvrage intitulé *Extraits des Assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre que les soi-disant Jésuites [...] ont enseignées et publiées*, paru en avril 1762, et l'arrêt du parlement de Paris du 6 août 1762. Voir DPV, VII, 463 et n. 1, 473, 477 et n. 24, avec le rappel des lettres des années 1759 et 1760, où Diderot suit la chute des jésuites, et de la lettre à Sophie Volland du 12 août 1762 où il lui annonce l'envoi du « billet d'enterrement des jésuites », et dont deux passages sont reproduits dans l'article (*Corr.*, IV, 98-100).

## **II. Lettre à Christian Frédéric Charles Alexandre, margrave d'Anspach et de Bayreuth Paris, [mercredi] 18 décembre 1776**

Original autographe non localisé actuellement, connu par le seul catalogue de vente Victor Degrange 30, 15 mars 1934, n° 7924 (de Booy, *CV*, n° 291) : « Diderot, L.a.s. à Son Altesse sérénissime... 3 p. in-4° », reproduction de la p. 3. Signalé avec les seules références du catalogue dans *Corr.*, XV, 39, n° 884 bis. Vendu par la librairie Georges Blaizot avant la guerre à M<sup>me</sup> Alexandra Roubé-Janski, écrivain, directrice du théâtre des Arts dans les années cinquante, qui acquit entre 1933 et 1939 une vingtaine d'autographes ou de documents concernant Diderot, qu'elle confia à un ami taiwanais au début de la guerre. Elle obtint vainement des ministères des Affaires étrangères et/ou de la Culture, dans les années soixante-dix, des missions à Montevideo (où vécut un temps le dit Taiwanais) et à Taiwan pour retrouver sa collection et en faire don à la Bibliothèque nationale.

Le nom du destinataire est facilement identifiable grâce à l'allusion finale à M<sup>lle</sup> Clairon, qui passa treize ans, de novembre 1773 à mars 1786, à la cour d'Anspach, invitée par son amant, Christian Frédéric (1736-1806), margrave de Brandebourg et d'Anspach en 1757 et margrave de Bayreuth en 1769. Neveu du roi de Prusse Frédéric II et du roi d'Angleterre George II (1683-1760), l'inconstant Christian Frédéric avait épousé en premières noces en 1754 Caroline Frédérique de Saxe-Cobourg (1735-1791), de santé fragile. S'il ne reste aucune autre trace directe des relations du margrave et de Diderot, il est possible que les deux hommes se soient rencontrés lors d'un des séjours du margrave à Paris. Voir à ce sujet la lettre de François Tronchin du 4 mai 1781 : « Entre les Grands de la terre, il en est un dont on ne peut être connu sans s'attacher indissolublement à lui : c'est S. A. le margrave d'Anspach qui a passé quelques semaines de l'automne dernier avec nous : vous vous doutez bien de la part que vous avez eue à nos conversations ; car il vous aime aussi » (*Corr.*, XV, 238 et n. 5). Rap-

pelons que le margrave, abonné de la *Correspondance littéraire* de Grimm depuis 1768, fut l'unique destinataire de celle de Suard (*Correspondance littéraire avec le margrave de Bayreuth*, 1773-1775, éd. É. Francalanza, Paris, Champion, 2010). Diderot, qui a manifestement déjà bénéficié de semblables largesses de la part du margrave, lui écrit ici à son retour de Sèvres, en ajoutant à ses remerciements enjoués des détails plus personnels que l'on retrouve dans les deux lettres qu'il écrivit le même jour à sa sœur et à François Tronchin (voir n. 1 et 3).

Nous ne pouvons que reprendre la notice du catalogue de vente, qui entremêle les commentaires paraphrasant ou résumant le texte et les extraits, mis ici en italiques :

« Diderot s'excuse de son impolitesse à n'avoir pas remercié plus tôt d'un envoi de vin du Rhin. *“Le Philosophe Diderot qui ne peut disposer d'un moment à la ville, où son temps, ses soins, ses idées, et même sa bourse sont abandonnés au premier venu, n'a trouvé contre tant d'indigents auxquels il n'a pas la force de refuser, que l'asile des champs”*<sup>1</sup>. Rentré dans sa famille, il a bu gaîment et fort bien, mais ayant appris qu'il avait à remercier Son Altesse, il décoiffe de nouveau une bouteille pour célébrer *“l'excellent prince que ni son rang, ni sa naissance, ni la cour, ni la richesse, ni aucune des séductions du monde, n'avaient corrompu, dont tous les hommes étaient restés les frères malgré l'éloignement de la première tige”*<sup>2</sup>. Pourtant ce prince a-t-il pensé que

1. En 1776, Diderot fit de longs séjours à Sèvres chez son ami le joaillier Belle et rejoignit comme d'habitude les d'Holbach au Grandval de la mi-octobre à la mi-novembre. L'allusion aux indigents que Diderot secourait à Paris est confirmée par deux lettres à sa sœur, la seconde datée de ce même 18 décembre, où il lui rappelait le « petit secours » mensuel qu'il donnait à un de leurs parents, enfermé à Bicêtre, Pierre Humblot (né en 1712), et la pension d'une « jeune fille de dix ans », que M<sup>me</sup> Diderot et lui avaient mise au couvent « pour sauver son innocence [...]. Cette bonne œuvre nous gêne un peu » (7 octobre 1776, *Corr.*, XIV, 231-232 et ici, *Corr.*, XV, 34-35 ; voir A.D.H.M., généalogies du baron de l'Horme, dossier « Humblot », p. 5). En justifiant ainsi plaisamment sa retraite à la campagne, Diderot est loin de se souvenir d'un de ses reproches à Rousseau, lors de leur querelle de 1757 : « Le Lettré a dû vous écrire qu'il y avait sur le rempart vingt pauvres qui mouraient de faim et de froid et qui attendaient le liard que vous leur donniez », remarque du fils de M<sup>me</sup> d'Épinay, que Rousseau ressassait encore dans *Les Confessions* (lettres de Diderot des 10 et 14 mars et réponse de Rousseau du 16 mars, *Corr.*, I, 233, 235 et 237-238 ; *Les Confessions*, livre IX, éd. B. Gagnebin, Pléiade, t. I, p. 459).

2. « Tige, en termes de généalogie, signifie le premier père duquel sont sorties toutes les branches d'une famille, tant la branche aînée que les cadettes » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1762). Rappelons que Diderot, qui témoignait ici d'une familiarité respectueuse à l'égard du margrave, venait de donner dans la livraison d'octobre 1776 de la *Correspondance littéraire* le « Résultat d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société » (LEW., XI, 905-910).

ce vieux vin du Rhin qui a conservé une fois la vie de Diderot pourrait bien la lui conserver encore... “*Et savez-vous ce qu’il arrivera ? C’est que vous répondrez de toutes les folies que je ferai et que je n’aurais pas faites sans le vieux vin du Rhin. Si sur mes vieux jours, lorsqu’on n’a plus ni chaleur ni vie, je m’avisais d’aller faire une mauvaise comédie ou tragédie et que je fusse sifflé... C’est le vieux vin du Rhin qui en serait la cause*<sup>3</sup> !” Il tremble aussi à la pensée qu’il pourrait indiscretement remuer quelque question de philosophie et être envoyé méditer à la Porte Saint-Antoine “*par un Ministère qui n’est rien moins que tolérant*”<sup>4</sup>. Pourtant il prie Son Altesse de n’en avoir pas de remords : il est devenu si sage “*que ses amis en sont alarmés pour sa santé... J’avais autrefois de commun avec l’Éternel de ne connaître ni le temps, ni l’espace. J’ai perdu ces attributs divins et je me suis fait homme tout platement comme un autre*”. Il termine cette belle lettre en présentant les respects des pères, mères, enfants et petits-enfants et en suppliant Son Altesse de le rappeler au souvenir de M<sup>lle</sup> Clairon : en fac-similé (p. 9 du Catalogue) : « *Rhin ; et nous continuerons jusqu’à la dernière goutte de faire commémoration de votre altesse. Pères, mères, enfants, et petits-enfants joignent leur respect au mien. C’est avec ce sentiment profond que je suis, / Monseigneur / De votre altesse sérénissime / le très humble et très / obéissant serviteur / Diderot. / À Paris / ce 18. 10. bre 1776 / Oserai-je suppléer [sic ?] votre altesse de me rappeler au souvenir de Mademoiselle Clairon ; et de lui faire agréer mon respect* »<sup>5</sup>.

3. On peut supposer que la mauvaise comédie serait l’un ou l’autre des avatars du *Plan d’un divertissement domestique*, donné dans la livraison de novembre 1775 de la *Correspondance littéraire* : J. Undank propose de dater la rédaction de *La Pièce et le prologue* entre juin 1776 et juin 1777, en soulignant que la pièce, dédiée à Jeanne-Catherine de Maux, était destinée à être jouée le jour de la Saint-Jean, soit le 27 décembre 1776 (DPV, XXIII, 295-296 et n. 3-4). Quant à la tragédie, Diderot accapare-t-il à son compte *Térentia*, la pièce restée dans le portefeuille de François Tronchin, dont il a ébauché un *Plan*, qu’il commente précisément dans une lettre à l’auteur écrite ce même 18 décembre 1776 ? (*Corr.*, XV, 37-39 ; R. Trousson, DPV, XXV, 457-507, ici 457-462). En mai 1778, toujours taraudé par ses projets dramatiques, Diderot proposerait au comte von Stackelberg de reprendre les canevas et ébauches du *Plan d’une comédie intitulée Madame de Linan ou l’Honnête femme* et du *Plan d’une tragédie intitulée le Shérif* (éd. G. Dulac, « Le Philosophe, le gendre et l’homme de cour : Diderot au comte Otto von Stackelberg (19 mai 1978) », *Les Archives de l’Est et la France des Lumières*, dir. G. Dulac et S. Karp, Ferney-Voltaire, Centre international d’étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2007, p. 623-631).

4. C’est-à-dire à la Bastille, que joutait la monumentale porte Saint-Antoine érigée par Blondel en 1671 et ornée de sculptures d’Anguier et de Goujon, démolie en 1778 pour faciliter la circulation.

5. Diderot n’aurait fait la connaissance de M<sup>lle</sup> Clairon que début décembre 1770, si l’on en croit deux lettres de la comédienne à Devaines. Encore était-ce elle qui souhaitait rencontrer un homme « obligeant », en correspondance avec les cours





Monsieur et bon ami, Je vous envoie  
 l'obligation que je vous envoie  
 encore une. J'ai chargé d'un ouvrage  
 dont je suis en rapport pas plus pressé, m<sup>re</sup>  
 Roland Le fait femme en gar. J'ai de la  
 confiance, que ce sera avec votre permission  
 Je vous en prie. et vous sera lui-même  
 ce dont il s'agit. puisse elle ne vous serait  
 pas inutile à vous-même. Diderot

### III. Lettre à Jacques Henri Meister [Paris, entre 1775 et 1780]

Winterthur, Paul Reinhart Stiftung, Nachlass Henri Meister, Brief 169-1.

Monsieur et bon ami, je vous ai tant d'obligations qu'il faut que je vous en aie encore une. J'ai charge d'un ouvrage dont je suis on ne peut pas plus pressé, M<sup>r</sup> Roland le seul homme en qui j'ai de la confiance ; que ce soit avec votre permission je vous en prie. Il vous dira lui-même ce dont il s'agit. Peut-être cela ne vous sera-t-il pas inutile à vous-même. Diderot

J. Carriat a accompagné sa transcription de cette lettre de Meister de la note suivante : « Contemporain de l'époque où Girbal travaille à la *CL* sous les ordres de Meister, avant de devenir responsable des copies pour Diderot ». Girbal a peut-être commencé à travailler pour Meister vers la fin de 1774, selon Ulla Kölving (que nous remercions chaleureusement ici)<sup>6</sup>.

Diderot employait Girbal comme copiste depuis 1775, ainsi qu'en témoigne la copie du *Plan d'une Université*, portant des annotations de Diderot, achevée en juillet 1775 et reçue par Catherine II fin novembre 1775<sup>7</sup>.

Aucun indice ne permet de dater plus précisément cette première lettre à Meister, si elle ne précède pas immédiatement la seconde. On peut supposer que l'ouvrage en cours dont il est question n'est pas

étrangères, afin d'obtenir son aide pour vendre ses collections d'histoire naturelle au moment de sa séparation d'avec le comte de Valbelle et alors que le margrave d'Anspach séjournait à Paris sous le nom de comte de Ballo (Michael Waters, « Unpublished letters from M<sup>lle</sup> Clairon to Jean Devaines », *SVEC*, 137, 1975, p. 154 et 156). Sur le séjour de M<sup>lle</sup> Clairon à Bayreuth, voir ses Mémoires (*Mémoires de M<sup>lle</sup> Clairon*, Paris, Ponthieu, 1822), ceux de sa rivale, Lady Craven, qui la supplanta en 1786 et que le margrave épousa en secondes noces (*Mémoires de Elizabeth Craven, princesse Berkeley*, trad. de l'éd. de 1829, éd. J.-P. Guicciardi, Paris, Mercure de France, 1991, p. 135-197) et E. de Goncourt, *Mademoiselle Clairon, d'après ses correspondances et les rapports de police du temps*, Paris, G. Charpentier, 1890.

6. U. Kölving, « Les copistes de la *Correspondance littéraire* : une première présentation », dans *Éditer Diderot*, dir. G. Dulac, Oxford, The Voltaire Foundation, 1988 (*SVEC*, 254), p. 191. Sur Girbal, voir J. de Booy, « Diderot et son copiste Roland Girbal », *French Studies*, 16 (1962), p. 324-333 ; J. Varloot, *Corr.*, XV, 277 et n. 1-3 ; É. Campardon, *Les Prodigalités d'un fermier général, complément aux mémoires de Madame d'Épinay*, Paris, Charavay, 1882, p. 84 et n. 1.

7. Voir G. Dulac, « Les manuscrits de Diderot en URSS », dans *Éditer Diderot*, p. 22-23.

destiné à la *Correspondance littéraire*, et qu'il s'agit précisément du *Plan d'une Université*. Reste à savoir si Diderot demande ici à Meister la permission de faire travailler Girbal pour son propre compte, ce qui daterait la lettre du printemps 1775, ou s'il lui demande seulement, par l'intermédiaire de Girbal, la permission d'utiliser de la documentation destinée à son ouvrage : soit l'un des écrits de Meister, soit un écrit connu ou non par la *Correspondance littéraire*, que ce dernier aurait chez lui et lui prêterait. Je pense, par exemple, à *De l'origine des principes religieux*, publié en 1768. On sait que ce livre, salué notamment par Voltaire, fit suspendre Meister de ses fonctions de pasteur à Zurich, le 21 juin 1769, et le condamna à l'exil<sup>8</sup>. Dans cette seconde éventualité, l'ouvrage dont Diderot a la charge pourrait aussi bien être l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque*, annoté par Naigeon, achevé sans doute en juin 1778 et publié à la fin de l'année, ou le manuscrit révisé de l'*Essai*, envoyé à Naigeon fin juillet 1780 (DPV, XXV, 19-26 ; *Corr.*, XV, 98 et n. 6, 175-179), ou encore la troisième édition de l'*Histoire des deux Indes* (voir n. 9). La dernière phrase du billet serait moins équivoque : à quel titre ce service demandé peut-il être utile au nouveau directeur de la CL, puisque les œuvres envisagées sont, l'une vouée à la confidentialité que requiert un envoi à Catherine II, les deux autres publiées ? Diderot suggère-t-il que Meister trouverait un utile complément à ses propres travaux ? Les références à Tacite et à diverses œuvres sur l'histoire des religions dans sa brochure de 1768 pourraient le suggérer.

#### IV. Lettre à Jacques Henri Meister [Paris, entre 1777 et 1780]

Winterthur, Paul Reinhart Stiftung, Nachlass Henri Meister, Brief 169-3.

Le fait que Diderot commence par remercier Meister de lui avoir prêté ou signalé un ouvrage de Samuel Purchas n'assure pas que cette seconde lettre fasse suite au billet précédent. Le pasteur anglais Samuel Purchas (1577-1626) est surtout connu pour son *Pilgrimage, or Relations of the World and the Religions observed on all ages and places discovered, from the Creation unto this present*, maintes fois réédité et amplifié depuis 1613 (voir n. 15). Il utilisa notamment les

8. Voir la notice de J. Carriat dans J. Sgard, *Dictionnaire des Journalistes*, n° 565 et les lettres de Voltaire à Moulton, 22 juillet 1769 et 5 novembre 1772, Best. D 15769 et 17998 ; *Correspondance*, éd. F. Deloffre, Pléiade, t. IX, p. 1001 et n. 5 ; t. XI, p. 121 et n. 4.

manuscrits de son ami Richard Hakluyt (1552 ?-1616). Comme l'estime G. Goggi, consulté à ce sujet et que nous remercions ici, alors que les récits de Purchas recourent les sources plus récentes des recueils de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle utilisées par l'abbé Raynal, ils ne sont pas une source directe de l'*Histoire des deux Indes*. Bien que Diderot ne cite nulle part Purchas, il le lut sans doute en vue de sa collaboration à l'édition de 1780 de l'abbé Raynal, qui se situerait entre 1777 et 1779<sup>9</sup>.

Mais il semble que Diderot soit ici en pleine période de collecte de ses propres œuvres, et que cette lettre soit à placer peu après la lettre sans date n° 940, où il demande à Girbal de lui « déterrer » un exemplaire de la *Lettre sur les sourds et muets* « avec une assez longue lettre à la suite » (voir n. 16) ainsi qu'un exemplaire de l'*Éloge de Richardson* (*Corr.*, XV, 277-278). La lettre a été hypothétiquement datée par Jean Varloot d'octobre 1781, ce qui est impossible : on y apprend que Girbal n'a pas encore d'« acolyte », ou n'en a qu'un (ce dont Diderot n'est pas sûr). C'est en quelque sorte la lettre officielle d'embauche de Girbal comme directeur de l'entreprise de copie de « sa grosse besogne », pour laquelle Diderot lui propose la collaboration de son voisin Lesage. Or dans la lettre à Sedaine n° 941, datée du 11 septembre ou octobre 1781<sup>10</sup>, Diderot lui dit travailler à une édition complète de ses ouvrages et précise qu'il paye quatre copistes, sans doute en incluant Girbal lui-même, Lesage et le voisin des Vandeul rue de Bourbon, Michel (*Corr.*, XV, 279-280 ; voir la lettre à Mme de Vandeul du 28 juin 1781, *Corr.*, XV, 244-245). La nette antériorité de la lettre n° 940 sur la lettre à Sedaine, qui n'est pas sans conséquence sur la datation de la copie L du *Rêve de d'Alembert*, mentionnée en post-scriptum (voir *Corr.*, XV, 278 et n. 10 ; DPV, XVII, 80-81 et 153), est confirmée par le billet inédit à Girbal du 3 septembre 1781, où Diderot le presse de venir chez lui, au secours de « son voisin », sans doute Lesage : « le pauvre vieillard ne sait ce qu'il fait »<sup>11</sup>.

9. Diderot semble avoir beaucoup travaillé à cette troisième édition dans les premiers mois de 1777 (voir la lettre de Denis Caroillon La Charmotte à sa mère, Simone Caroillon, 11 juillet 1777, *Corr.*, XV, 48 et n. 2), mais l'ouvrage ne fut imprimé que fin 1779-début 1780 (voir G. Goggi et Cecil P. Courtney dans G.-Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, t. I, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2010, p. XLII-XLIV).

10. *Corr.*, XV, 279, n. 1 et 6, datée du 11 octobre par J. Varloot d'après la copie établie chez Charavay en mars 1964 – et non 1904, comme signalé dans *Corr.* XV – par G. Roth, qui m'en remit une copie datée du 11 septembre (« 11 7<sup>bre</sup> »).

11. Signalé dans AT, XX, 107, d'après la vente de la collection de lettres autographes de M<sup>me</sup> Amélie Lassabathie, Paris, rue des Bons-Enfants, 9 novembre 1872,

Reste là encore à savoir si, dans la lettre que nous éditons ci-dessous, la nouvelle demande de prêt à Meister de la *Lettre sur les aveugles* n'est pas également destinée à la rédaction des *Additions à la Lettre sur les aveugles*, écrites en 1779 pour les sept premières, et début 1780 au plus tard pour la huitième, sur Mélanie de Sallignac<sup>12</sup>.

Quant à l'annonce du séjour au Grandval, où Diderot part en général quelques jours après sa fête, le 9 octobre, pour en revenir début novembre, soit après la Toussaint, soit après le 11 novembre, l'année ne peut en être précisée<sup>13</sup>.

Je vous remercie, mon cher bienfaiteur, de votre Purchas<sup>14</sup>. Cet auteur écrivait il y a longtemps car son langage est très vieux [ou rustre ?]<sup>15</sup>.

Faites-moi la grâce de m'apprendre par la petite poste, si, la dernière ou avant-dernière fois que vous êtes venu chez moi, au lieu de vous rendre votre Lettre sur les sourds et muets, je ne me serais pas trompé, et si je ne vous aurais pas rendu la Lettre sur les aveugles. Imaginez que j'ai trois Lettres sur les sourds et muets, deux incom-

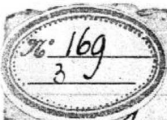
Silvestre c.-pr. (Ét. Charavay), n° 58 ; *Corr.*, XV, 268 et n. 1 ; *Corr.*, XVI, 52, sous le n° 938 bis ; de Booy, *CV*, n° 79 (seul à donner les références du catalogue). Le texte du billet, à l'exception de l'adresse, est connu par le cat. de vente de Berlin, K. E. Henrici, 85, 28-29 janvier 1924, n° 261, inconnu de *Corr.* (de Booy, *CV*, n° 266).

12. Dates proposées par J. Varloot. Seule l'adresse au lecteur placée en tête des *Additions* serait à peine antérieure à la livraison de la CL de mai 1782 (*Corr.*, XV, 295-297 ; voir aussi R. Niklaus, *DPV*, IV, 93-107 et n. 1-2).

13. En 1776, Diderot reste plus d'un mois au Grandval (voir la lettre à Grimm du 17 novembre, *Corr.*, XV, 15). En 1777, aucun indice, aucune lettre connue à l'automne. En 1778, Diderot écrit du Grandval à Des Essarts le 28 octobre (*Corr.*, XV, 110). En 1779, il part pour le Grandval le 10 octobre, qui est un dimanche, selon une lettre de La Charmotte à sa mère du 4 octobre (*Corr.*, XV, 163, n. 6), mais les confusions fréquentes de Diderot sur le jour de la semaine ou le quantième rendent cette année envisageable. En 1780, aucun indice : on sait seulement que Diderot vit à la campagne la plupart du temps et qu'il profite d'un séjour d'une semaine à Paris pour proposer à Meister, le 27 septembre, de venir prendre chez lui le début de *La Religieuse* pour la CL (*Corr.*, XV, 190-191). Il faudrait aussi dater le billet où il annonce à François Tronchin qu'il va passer le mois d'août à la campagne, chez le baron d'Holbach (*Corr.*, XV, 174, daté « [juin 1780 ?] »).

14. Le déchiffrement du nom de famille de Samuel Purchas est dû à Didier Kahn, coéditeur de *DPV*, XXVIII, qui a relu et mis en forme cet article.

15. D'après cette réflexion, il semblerait que Diderot ait lu Purchas en anglais. Une partie de ses *Pilgrimages* a été adaptée en français par Melchisédech Thévenot dans ses *Relations de voyages curieux...*, Paris, Jacques Langlois, 1663 (plusieurs rééditions jusqu'en 1696). Thévenot ne figure pas plus que Purchas dans les divers index des œuvres de Diderot.



Je vous remercie, et en être satisfait,  
de votre Duple. ces auteurs conviendront  
longtemps car l'on s'engage et les mœurs.

Laissez moi la grace de m'apprendre  
par la peine, si, la dernière ou  
avant dernière fois que vous m'avez écrit,  
auprès de vous rendre votre lettre sur les  
souds et mœurs, Je ne me sois pas trompé;  
et si Je ne vous aurais pas rendu la lettre  
sur les aveugles. Imaginez que J'ai trois  
lettres sur les souds et mœurs, deux incomplètes,  
et une complète que Je vous enverrai; et  
pour de lettres sur les aveugles. cela me  
faut enlever la tête; car si vous n'avez pas  
celle lettre sur les aveugles, il faut qu'on me  
l'ait volée. Si on me l'a volée, il faut que  
vous m'obligiez jusqu'au bout, et que  
vous me trouviez l'édition originale, et  
que vous vous fassiez un peu de moi la déterrer.  
Je suppose que votre pouvoir en est incomplète  
de la lettre sur les souds et mœurs. J'attends  
de votre amitié pour moi; mais vous me  
partenir, car J'ai si bonne envie d'  
être reconnaissant. Bonjour. Je vous embrasse  
et vous des adieu, Je pars samedi pour  
aller passer une vingtaine de jours au grand air

plètes et une complète que je tiens de vous<sup>16</sup> ; et point de Lettres sur les aveugles. Cela me fait tourner la tête ; car si vous n'avez pas cette Lettre sur les aveugles, il faut qu'on me l'ait volée. Si on me l'a volée, il faut que vous m'obligiez jusqu'au bout, et que vous me trouviez l'édition originale<sup>17</sup>, et que vous vous hâtiez un peu de me la déterrer : je dépose chez votre portier un des incomplets de la Lettre sur les sourds et muets. J'abuse de votre amitié pour moi ; mais vous me pardonnerez, car j'ai si bonne envie d'être reconnaissant. Bonjour. Je vous embrasse et vous dis adieu, je pars samedi pour aller passer une vingtaine de jour[s] au Grandval.

Annie ANGREMY  
CELLF 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup>

16. Dans la lettre n° 940 citée plus haut, Diderot demande à Girbal de lui procurer un exemplaire de la *Lettre sur les sourds et muets*, en ne parlant que d'une seule des *Additions*, bien évidemment la *Lettre à Mademoiselle de....* (Corr., XV, 278 ; DPV, IV, 194-208). Il est difficile de savoir si cet exemplaire demandé à Girbal est bien l'exemplaire complet procuré par Meister dont il est question ici. Ce n'est pas le lieu de reprendre la liste comparative des éditions comprenant les *Additions* (voir J. et A.-M. Chouillet, DPV, IV, 122-125, avec renvoi aux études de P. Meyer, W. Kirsop et J. Vercruysse ; D. Adams, *Bibliographie des œuvres de Diderot*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 2000).

17. Lors de la perquisition chez Diderot à la Vieille Estrapade, le 24 juillet 1749, le commissaire Miché de Rochebrune signalait dans le procès-verbal avoir saisi « deux brochures intitulées : Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient » (P. Bonnefon, « Diderot prisonnier à Vincennes », RHLF, 6, 1899, p. 204-205). On ne sait si Diderot, à nouveau sous le coup de poursuites en 1752 et en 1759 avait jamais récupéré depuis ces dates un exemplaire de la *Lettre sur les aveugles*, broché ou relié.